

### *3. Secrets d'un passeur*

« Je viens pour vous mener à l'autre rive. »

Dante.

**C**omment entrer dans un lieu-monde et comment en sortir ? Voilà les seules questions qui devraient vous préoccuper, voilà les seules questions qui comptent – tout le reste, ce sont des élucubrations de philosophe à la retraite. Vous pouvez raconter tout ce que vous voulez au sujet des lieux-monde, vous pouvez inventer les théories les plus farfelues pour expliquer leur apparition sur la terre ou décrire leur structure architecturale ; si vous n'arrivez pas, le moment venu, à entrer à l'intérieur, si vous restez coincé devant leurs grilles mangées de rouille ou au pied de leurs parois ébouleuses, je ne donne pas cher de votre réputation d'aventurier. Et je ne parle même pas de celle qu'on vous taillera, si une fois dedans, vous n'arrivez pas à en sortir – si vous restez bêtement coincé à l'intérieur ! C'est pourquoi vous devez m'écouter attentivement.

Nous autres, passeurs, sommes les véritables maîtres des lieux-monde, puisque nous savons à la fois comment pénétrer à l'intérieur de chacun d'entre eux, et comment nous en extraire. Je ne dis pas que c'est facile, je ne dis pas que les lieux-monde n'ont jamais le dernier mot. Je ne dis pas non plus que vous ne pouvez pas tomber sur l'un d'entre eux par hasard – et le cas échéant, il faudra tenter votre chance, car le hasard est souvent le meilleur ouvrier de portes qui soit. Mais si le lieu-monde vous résiste, ou si vous vous impatientez devant ses imprenables remparts, alors vous devez suivre attentivement les conseils que je vais vous donner.

## 1. Frontières.

Avant d'apprendre à entrer dans un lieu-monde, vous devez d'abord apprendre à arriver jusqu'à lui ; et ce n'est pas aussi simple que vous pourriez le penser. À première vue, un lieu-monde ressemble à toutes les régions isolées du territoire : comme une prairie, comme un domaine, comme un bâtiment, il serait séparé de son environnement extérieur par une frontière franche et nette (qu'il s'agisse d'un fossé, d'un mur, d'un rivage, d'une palissade ou d'une falaise), et il suffirait simplement de se présenter devant elle, et puis disons de l'« enjamber », pour entrer à l'intérieur – comme on passe d'un champ à un autre en sautant par-dessus une barrière.

Mais à y regarder de plus près, c'est-à-dire dès que vous essaieriez de vous en approcher *physiquement*, vous constaterez rapidement que cette frontière en question possède une certaine épaisseur ; autrement dit que le lieu-monde est coupé du monde extérieur par ce que certains appellent la « zone franche », le « tampon », le « *no man's land* », et que j'appelle quant à moi la « Zone » – à savoir une large bande, constituée à la fois de temps et d'espace, qui entoure le lieu-monde comme un anneau qui entourerait un cercle de taille inférieure.

Et c'est là que les difficultés vont commencer pour vous ; car la Zone possède des propriétés qui la rendent incroyablement difficile, sinon impossible, à traverser par des moyens ordinaires. Et le lieu-monde devient alors d'autant plus impénétrable que sa frontière est déjà par elle-même infranchissable – délicate phase de l'*approche*.

— Voilà les Murs de la Moria, dit Gandalf, désignant

**l'autre côté de l'eau. Et c'est là que se trouvait jadis la Porte, la Porte Elfique au bout de la route de Houssaye par laquelle nous sommes venus. Mais cette voie est barrée. Aucun membre de la Compagnie ne voudrait, je pense, franchir à la nage cette eau sombre à la fin du jour <sup>1</sup>.**

*A. Floues.*

Si les lieux-monde apparaissent sur les cartes et les relevés satellites, s'ils semblent plus ou moins localisés dans l'espace (coordonnées Lambert ou GPS), vous constaterez, dès que vous essaieriez de les rejoindre par vos propres moyens, qu'ils échappent à toute localisation précise. Il n'est pas rare en effet de pouvoir les observer dans ses jumelles, là-bas, de distinguer au loin leur silhouette vacillante – comme une vieille maison grise au sommet d'une falaise dont on peut observer les fenêtres éclairées à la tombée du soir –, et de les voir reculer, quand ce n'est pas disparaître complètement, dès qu'on fait un pas dans leur direction ; comme s'ils étaient de simples mirages.

**Nulle part, il n'existait de marge définie entre le rivage et la mer. [...] Progressivement, les mares se réunissaient pour former des étangs, les petites rivières des chenaux plus larges, mais l'eau ne semblait jamais bouger. Même au bout d'une heure de marche, enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase, on trouvait la mer aussi lointaine que jamais, toujours présente et pourtant perdue au-delà de l'horizon, hantant les brumes froides qui dérivait parmi les dunes de sel <sup>2</sup>.**

1. J. R. R. Tolkien, *La Communauté de l'anneau*, p. 516-7.

2. J. G. Ballard, *Sécheresse*, p. 345-6.

Car si un lieu-monde possède bien certaines frontières qui le séparent de son environnement, il s'agit là de frontières floues, de frontières vagues et nébuleuses, de frontières évanescentes et mouvantes comme les dunes dans le désert – frontières intensives qui se perdent dans les innombrables plissures de l'espace. Et à bien y réfléchir, qui pourrait nous dire où commence et où s'arrête une forêt (le caractère sylvestre étant d'être clos en même temps qu'ouvert de toutes parts : lisières, orées, bordures) ? Et de la même façon, qui pourrait nous dire où commence et où s'arrête une décharge à ordures ?

**Il faut avoir l'œil pour repérer de très loin la première feuille de papier souillé tremblant au vent dans les branches d'un maigre platane. Mais cette frondaison du genre ordurier devient particulièrement luxuriante dans ce pays de mistral. À mesure qu'on avance, les arbres – de plus en plus rares, il est vrai – se chargent de frisons, de serpentins, de mousse de verre, de cartons ondulés, de tortillons de paille, de flocons de kapok, de perruques de crin. Ensuite, toute végétation disparaît – comme en montagne au-dessus d'une certaine altitude quand on entre dans le pays des cent collines blanches. Car ici, les gadoues sont blanches [...] <sup>3</sup>.**

Et combien de venelles aux murs éboulés – tortueux dédale envahi par les lianes et les ronces – faudra-t-il emprunter pour accéder enfin au vieux théâtre élizabéthain qui se cache au milieu de la ville assoupie ?

Sur une carte, et du point de vue de leur épais-

3. M. Tournier, *Les Météores*, p. 289-90.

seur, les limites d'un lieu-monde paraissent toujours infinitésimales, comme si celui-ci n'était séparé des espaces avoisinants que par une mince pellicule, comme s'il n'y avait qu'un simple trait à franchir, au bout du compte. Mais dès lors qu'il s'agit de les traverser pour de bon, elles semblent acquérir un coefficient de *densité* presque infini. Elles vous donneront par là même à éprouver le gouffre qui sépare l'espace cartographié de l'espace arpenté, qui semble se dilater ici à l'extrême ; mais le gouffre aussi qui sépare l'espace géométrique de la matière elle-même, qui est comme une peau ridée constituée d'une multiplicité de plis et de replis. Toujours le lieu-monde semble à portée de main ; mais on a beau s'en approcher encore et encore, c'est comme si on ne pouvait jamais l'atteindre.

**Longue d'une centaine de mètres, la grille retenait des montagnes de vieux pneus, de bidons vides, de meubles de bureau cassés, de sacs de ciment durci, de coffrages, de rouleaux de fils de fer, de châssis et de moteurs rouillés. Ces tas de déchets étaient si énormes qu'il se demanda comment il pourrait jamais se frayer un sentier dans cette jungle d'ordures, à supposer qu'il arrive à percer d'abord la grille <sup>4</sup>.**

*B. Gigognes.*

Du fait de leur nature indécise, les frontières d'un lieu-monde se démultiplient en une infinité de frontières gigognes, c'est-à-dire de frontières qui mènent à d'autres frontières, qui mènent elles-mêmes à d'autres frontières encore, etc. : emboîtement de frontières de plus en plus serrées les

4. J. G. Ballard, *L'Île de béton*, p. 244-5.

unes aux autres, sphères concentriques imbriquées – *cercles de l'Enfer*. Ainsi, la question n'est plus de savoir si vous parviendrez à franchir une fortification, ni plusieurs, mais si vous parviendrez à franchir une concaténation proliférante de murailles et de remparts – qui vous empêcheront à la fois d'accéder à ce qui est au-delà, mais aussi de vous extraire du piège mouvant qu'ils constituent. Car il n'est pas de lieu-monde qui ne soit aussi quelque espèce de citadelle imprenable, barricadée derrière ses innombrables carapaces (la Zone protégée elle-même par une avant-Zone, protégée à son tour par...).

**Il est en enfer un lieu appelé Malebolge, tout entier de pierre, et de couleur ferreuse, comme la muraille qui l'entoure. En plein milieu de l'espace maudit, s'ouvre un puits extrêmement large et profond [...]. Le restant du cirque forme donc un rond entre le puits et la base de la dure falaise, qui se divise en dix retranchements. Telle est la forme de nombreuses douves, là où elles entourent les châteaux-forts, creusées dans le terrain pour garder leurs murs, telle image là-bas offraient ces fossés <sup>5</sup>.**

En ce sens, les frontières d'un lieu-monde réaffirment l'irréductibilité des paradoxes de Zénon d'Élée (paradoxe d'Achille et la tortue, paradoxe de la flèche, etc.), à savoir l'impossibilité d'atteindre l'extrémité d'un trajet ; l'impossibilité au fond de s'extraire de l'espace, qui déborde toujours de lui-même, qui bourgeonne sans cesse, qui prolifère.

5. Dante, *La Divine comédie*, XVIII, p. 207 [traduction modifiée].

**Il me demanda de chercher la première page.  
Je posai ma main gauche sur la couverture et ouvris  
le volume de mon pouce serré contre l'index. Je m'ef-  
forçai en vain : il restait toujours des feuilles entre  
la couverture et mon pouce. Elles semblaient sour-  
dre du livre.**

**— Maintenant cherchez la dernière <sup>6</sup>.**

Et toute la volonté des passeurs n'en reste pas moins tendue vers cette « ultime frontière », que j'appelle quant à moi la *surface* du lieu-monde : cette membrane qui ne donne pas sur une nouvelle frontière ou une nouvelle muraille à franchir, celle derrière laquelle le lieu-monde commence pour de bon (du moins à ce qu'on raconte), et qu'on ne peut atteindre qu'à condition de passer à la limite, de franchir le seuil – autrement dit de vaincre l'infini.

### *C. Visqueuses.*

Hormis que cette conglutination de frontières qui délimite le lieu-monde est toujours éminemment poisseuse, gluante, visqueuse. Elle n'est ni fluide comme l'eau, ni impénétrable comme la pierre, elle a la texture de la *poix* ou de la *pâte*. Comme si l'espace, devenu « ventouse qui aspire », essayait de vous retenir, de vous empêcher de faire le *saut* vous permettant de vous en extraire – et d'atteindre enfin l'autre bord. Et c'est là le cauchemar de tout passeur qui se respecte : rester englué dans la matière qu'il traverse.

**Lorsqu'il s'en alla, Dutilleul, en traversant les murs**

6. J. L. Borgès, « Le livre de sable », in *L'Aleph*, p. 140.

de la maison, eut l'impression d'un frottement inaccoutumé aux hanches et aux épaules. Toutefois, il ne crut pas devoir y prêter attention. Ce ne fut d'ailleurs qu'en pénétrant dans le mur de clôture qu'il éprouva nettement la sensation d'une résistance. Il lui semblait se mouvoir dans une matière encore fluide, mais qui devenait pâteuse et prenait, à chacun de ses efforts, plus de consistance. Ayant réussi à se loger tout entier dans l'épaisseur du mur, il s'aperçut qu'il n'avancait plus [...] <sup>7</sup>.

La Zone est un espace qui se dérobe et nous retient en même temps, un espace dans lequel on s'enfonce, dans lequel on s'empêtre – et quoi d'étonnant à ce que la plupart des lieux-monde soient entourés de tourbières, de zones humides, de vasières ou de profonds marécages. La Zone nous paralyse et nous absorbe dans un seul et même mouvement de succion, comme des sables mouvants ou une flaque de goudron dans laquelle on reste englué.

Mais cette viscosité peut aussi être du fait de la végétation (qu'elle soit de verdure ou de métal), qui rivalise ici d'inventivité pour retenir et immobiliser celui qui projette de passer à travers elle. Fourrés enchevêtrés de chardons coriaces, sans fruit et sans nom, qui surgissent parmi les plus profondes fissures de la roche calcinée, bouquets flétris de cactus tordus, haies d'épines qui s'opposent à tout passage, végétation luxuriante qui essaie consciemment d'atteindre le visiteur et de l'engloutir – je dis bien consciemment, car il y a là indubitablement une *volonté*. De là sans doute la popularité du terme « inextricable » pour décrire

7. M. Aymé, *Le Passe-muraille*, p. 762.

ces espaces acérés qui entourent et défendent les lieux-monde comme une véritable enceinte vivante.

D'ailleurs, pour localiser un lieu-monde dans le paysage, il suffit parfois de rechercher les plantes qui le défendent (pas quelques pousses égarées dans un fossé ou au bord d'un champ, il faut quand même quelque chose de massif, comme une muraille ou une mer végétale, comme une cathédrale de verdure) – ce n'est pas compliqué, ce sont toujours les mêmes qui s'y emploient. Il y a la grande ortie (*Urtica dioica*), le lierre grim pant (*Hedera helix*), les lianes (*Vitis vinifera*, *Dioscorea communis*, *Clematis vitalba*, etc.), mais il y a aussi les mousses, les fougères, les roseaux, les ajoncs et toutes les espèces de plantes pionnières. Mais avant toutes celles-là, et au-dessus d'elles, il y a évidemment la ronce commune (*Rubus fruticosus*) ; et je pense plus précisément à ces ronciers énormes dont les pieds ont parfois la largeur d'un tronc, et dont les épines sont parfois effilées comme des armes de combat – ces fourrés hostiles taillés avec le fer, ces lacis impénétrables qui nous indiquent le chemin à suivre, et nous empêchent en même temps de nous y aventurer. La ronce qui, après le mur, est le plus redoutable des obstacles.

De manière plus générale c'est comme si, au niveau de la Zone, le lieu-monde sécrétait ses propres conditions d'inaccessibilité (les plantes à épines prolifèrent, les falaises se désagrègent, les planchers pourrissent, les escaliers rouillent). Comme s'il se défendait de lui-même contre toute forme d'intrusion extérieure à l'aide d'une ceinture de protection naturelle.

*D. Vortex.*

Au bout du compte, ces frontières floues et visqueuses constituent bien une sorte de vortex géant, de maelström ou d'attracteur étrange, qui vous conduiront à tourner indéfiniment autour du lieu-monde sans le toucher et sans le voir, comme s'il n'existait pas – frontière d'un genre tout à fait particulier, puisqu'elle mène d'un côté à l'autre, sans qu'on soit passé au travers.

**Quelque part sur la Terre existe un territoire d'au moins plusieurs milliers de kilomètres de tour, sur lequel s'élève le Mont Analogue. Le soubassement de ce territoire est formé de matériaux qui ont la propriété de courber l'espace autour d'eux de telle manière que toute cette région est enfermée dans une *coque* d'espace courbe. [...] Il s'agit d'un *anneau de courbure*, plus ou moins large, impénétrable, qui, à une certaine distance, entoure le pays d'un rempart invisible, intangible ; grâce auquel, en somme, *tout se passe comme si le Mont Analogue n'existait pas* <sup>8</sup>.**

Car entre l'extérieur et l'intérieur, il ne s'agit pas d'un simple changement de degré (quelque chose qu'on pourrait atteindre progressivement, pas à pas) ; mais bien d'un changement de *nature* – entre les deux, en effet, on passe à un *tout autre ordre*.

Hormis que la Zone, invincible comme un mur de pierre, est toujours en même temps vaporeuse comme un brouillard. Raison pour laquelle on peut s'y perdre bien avant d'en avoir atteint le cœur ; raison pour laquelle aussi il y a quelque

8. R. Daumal, *Le Mont Analogue*, p. 61 et 64.

chose qui tient du *prodige*, quand on se cogne finalement à la surface du lieu-monde, et qu'on l'aperçoit de l'autre côté – comme si on avait vaincu les forces du continu, ou comme si un bon génie nous avait pris entre ses doigts et posé juste devant lui.

Toutefois, certains passeurs considèrent qu'il n'y a pas véritablement de différence entre la Zone et le lieu-monde lui-même. Autrement dit que cette bande inextricable qui permet prétendument de l'atteindre, et qui serait si difficile à traverser, *est* le lieu-monde en question, comme s'il se confondait, en dernière instance, avec la zone franche ou la zone tampon qui est censée mener jusqu'à lui – au-delà, il n'y aurait rien. Ce qui explique d'après eux pourquoi on ressort si souvent du côté opposé sans avoir trouvé ce qu'on cherchait à l'intérieur – ce qu'on cherchait, et qu'on prenait pour le lieu-monde, n'étant que cette insaisissable béance sur laquelle les architectes visionnaires prétendent justement qu'il repose.

## 2° Portails.

Mais parlons à présent de cette ultime muraille, de cette ultime frontière que j'appelle la surface du lieu-monde – car l'expérience prouve qu'elle existe. En effet, après avoir trouvé le bon chemin, après avoir traversé la forêt, contourné le marécage, franchi les douves, après vous être fait lacérer les bras et les jambes dans ces entrelacs de buis mort ou de prunellier, vous vous retrouverez enfin devant une haute grille surmontée de fils barbelés rouillés. Et elle sera là, juste de l'autre côté, cette ancienne cimenterie abandonnée, cette usine qui ressemble à une cité engloutie, cette épave de vaisseau extra-terrestre qui hante vos rêves depuis ces

dix dernières années ! Et ce serait dommage de s'arrêter là ; ce serait dommage que cette ultime frontière vous empêche de passer, et que vous ayez franchi les autres – toutes les autres – pour rien ; ce serait dommage surtout de ne pas savoir si c'est bien un véritable lieu-monde, qui se tient de l'autre côté, ou si vous vous êtes simplement raconté des histoires.

**[...] le plateau était exactement à notre niveau ; la frange de buissons et les arbres rares qui le ceinturaient étaient si proches que j'eus du mal à réaliser qu'ils demeuraient inaccessibles. À l'estime, douze mètres nous en séparaient, douze mètres aussi infranchissables que cinquante mille kilomètres** <sup>9</sup>.

N'allez pas croire pourtant que le travail est terminé. Peut-être que le hasard vous ouvrira magiquement les portes devant lesquelles vous vous tenez, cela s'est déjà vu ; mais peut-être aussi qu'elles vous paraîtront aussi invincibles que l'enceinte d'une ville de forteresse, et que vous renoncerez à les franchir, à deux doigts du but – et le lieu-monde restera pour vous un simple paysage, à jamais retiré de l'autre côté du miroir.

Mais rassurez-vous, c'est le moment d'être attentif à ce que je vais vous dire ; car la surface d'un lieu-monde est aussi le lieu où le miracle peut s'accomplir.

#### *A. Invisibilité.*

Une fois devant la surface (car un bon passeur parvient toujours, tôt ou tard, jusqu'à elle), vous devrez essayer d'y repérer ce que j'appelle le

9. A. Conan Doyle, *Le Monde perdu*, p. 93.

« portail ». Or celui-ci ne se donne pas facilement à voir, il est généralement caché (sous des branches ou des rochers, en hauteur ou au contraire à même le sol) – de là que l'entrée d'un lieu-monde reste toujours plus ou moins *secrète*.

Je sais toutefois d'expérience qu'il n'est pas de surface, même celle qui paraîtrait la plus infranchissable, qui ne dissimule au moins un portail quelque part – et allez savoir si ce sera une porte, un parpaing déchaussé, un ressaut à escalader, un conduit d'aération, une branche à laquelle vous devrez vous pendre, une trappe dissimulée dans la pierre (je vous fais grâce de toutes les variétés de portails que j'ai rencontrées au cours de ma vie de passeur).

**Comment sommes-nous parvenus là-haut, nous seuls le savons. À quoi bon en instruire les autres ? Ils n'en seraient pas plus avancés. Qu'il suffise de dire que nous voici, vous et moi, au sommet <sup>10</sup>.**

De toute façon, c'est surtout une question de regard. Soyez attentifs. À première vue, c'est un mur, c'est une palissade, c'est une falaise que s'élève à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du sol ; mais la dernière frontière – en apparence la plus épaisse, la plus impénétrable – est aussi l'endroit où la Zone se délite. C'est pourquoi, d'un point de vue topologique, elle a toujours déjà la structure d'une béance, d'une crevure, d'une faille – quelque chose en tout cas qui doit pouvoir laisser passer un corps. Cherchez bien, vous êtes déjà passé plusieurs fois à côté.

En effet, un grillage est toujours, sinon crevé

10. H. Melville, *Les Encantadas ou Îles Enchantées*, p. 37-8.

quelque part, du moins crevable ; de même qu'un mur n'est jamais qu'une somme de prises et de points d'appui, pour celui qui sait l'envisager comme tel. Vous aurez peut-être besoin d'un peu de matériel, d'une corde et d'un baudrier, de crampons et de piolets, ou peut-être de la panoplie des samourais : grappin (*kaginawa*), griffes de pied (*ashiko*), griffes de paumes (*shuko*), sans oublier le *kunai* et le *hamagari*, qui permettent de percer des trous dans les murs ; peu de choses en somme, du moment que vous avez le cœur intrépide. D'autant que la ligne droite est parfois le plus sûr chemin pour entrer dans un lieu-monde, et il m'arrive parfois, pour vaincre les obstacles que les hommes ou la nature m'opposent, d'aller simplement devant moi sans m'arrêter, d'un seul et même élan, bondissant et me contorsionnant comme un félin ; car chaque mouvement doit préparer et porter le mouvement qui lui succède, si tant est qu'une ligne droite dans l'espace est aussi une ligne droite dans le temps.

Dans tous les cas, il n'est pas de muraille sans une brèche qui la transperce – car la surface d'un lieu-monde est peut-être comme la porte des Enfers de Dante : *le seuil n'en est interdit à personne*.

**Là, au bas des rochers, j'ai vu la muraille, une fois. Il y a longtemps. [...] Je me trompe peut-être... Pourtant, je me rappelle que je l'ai trouvée tout d'un coup devant moi, en sortant de l'allée. Elle me barrait le chemin, si haute, que j'en ai eu peur... Et, à quelques pas de là, j'ai été bien surprise. Elle était crevée, elle avait un trou énorme, par lequel on apercevait tout le pays d'à côté <sup>11</sup>.**

11. É. Zola, *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 276-7.

Et même, la présence du portail est parfois si évidente que vous passerez devant lui plusieurs fois sans le voir, comme si c'était sa grossièreté même qui le dissimulait au regard – jusqu'à ce qu'il vous saute enfin aux yeux.

**[...] et les hommes se demandèrent comment il pouvait y avoir une porte aussi immense dans tout l'univers** <sup>12</sup>.

### *B. Résistance.*

Mais c'est une chose de repérer le portail, c'en est une autre de le franchir. D'une part parce qu'il est souvent défendu par un gardien zélé – et je laisse le soin à mes collègues cryptozoologues de vous parler de lui. Mais d'autre part, parce qu'en l'absence d'un tel obstacle, la traversée du portail prend toujours la forme d'une redoutable *épreuve*, si tant est qu'il se définit d'abord par son coefficient de *résistance*. Ainsi, le franchissement d'un portail réclame toujours un effort particulier : cet effort pourra être intellectuel, car certaines serrures sont gouvernées par des clefs qui sont faites seulement de mots et de chiffres (sésame, mot de passe, code alphanumérique) ; mais aussi bien – et c'est ce qui arrive le plus souvent – purement physique.

**Une fois, Gilliatt, furetant, s'aventura dans une de ces fissures. [...] La fissure était resserrée et le passage presque impossible. Gilliatt voyait de la clarté au delà. Il fit effort, s'effaça, se tordit de son mieux, et s'engagea le plus avant qu'il put. [...] Gilliatt, dans cette lézarde à crocodiles [...] serpentait, ram-**

12. H. P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*, t. 1, p. 85.

**paît, se heurtait le front, se courbait, se redressait, perdait pied, retrouvait le sol, avançait péniblement. Peu à peu le boyau s'élargit, un demi-jour parut, et tout à coup Gilliatt fit son entrée dans une caverne extraordinaire** <sup>13</sup>.

N'allez pas croire que les passeurs sont des passe-muraille ! Tout cela nous demande, à nous aussi, d'incroyables acrobaties et de formidables prouesses. C'est une question de ténacité : si la surface d'un lieu-monde peut être longue à franchir (étroiture, promontoire, mer déchaînée), si elle donne à éprouver toute la résistance du concept de *dimension*, la théorie dit : *elle peut toujours être franchie*. D'autant que, contre toute attente, les choses se font parfois toutes seules, et l'on pénètre dans le lieu-monde sans avoir rien fait, comme si l'on était un être immatériel.

**Vous êtes donc invisible, impalpable. Un mur se présente à vous ? N'hésitez pas à le traverser. Il ne peut pas vous arrêter puisque vous n'êtes pas encore là, ou déjà passé. Rien ne vous fait obstacle** <sup>14</sup>.

En vérité, la surface d'un lieu-monde est toujours à la fois ouverte et fermée. Car de droit, rien ne vous interdit de vous lancer, rien ne vous interdit d'escalader cette falaise, de vous jeter dans ce gouffre, de plonger dans ces eaux opaques. Souvenez-vous simplement que vous n'êtes ni un lézard, ni une chauve-souris, ni un poisson. Et le lieu-monde n'en continuera pas moins de vous narguer en chuchotant : « Allez-y ! sautez ! » ou

13. V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, p. 345.

14. R. Barjavel, *Le Voyageur imprudent*, p. 195.

« Allez-y ! grimpez ! »

*C. Liquidité.*

Autant la zone tampon est visqueuse, je vous l'ai dit, autant la surface d'un lieu-monde est liquide : elle se referme toujours instantanément derrière celui qui la perce – comme la surface d'un lac, après qu'on a plongé dans l'eau.

**Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef. À peine fus-je au dedans, que, la porte étant masquée par des aunes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étais entré, et, n'apercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues <sup>15</sup>.**

Dans ces conditions, et paradoxalement, le moment du *franchissement* de la surface n'existe pas à proprement parler, ou du moins il s'anéantit toujours comme moment. Vous pouvez la voir, cette frontière ultime, vous pouvez vous en approcher ; mais aussitôt que vous l'effleurez, c'est comme si, au regard de l'espace, elle s'évanouissait entièrement, comme si le portail se refermait derrière vous et disparaissait : sa texture s'apparentant alors à quelque matière aqueuse qui s'écarte pour vous laisser passer, avant de se reconstituer magiquement. Quand on pénètre dans un lieu-monde, on s'y retrouve plongé totalement et instantanément. Il n'y a pas de passage progressif, on n'y

15. J.-J. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, p. 238.

entre pas de plus en plus, pas à pas – je parlais plus haut de différence de nature, et de saut qualitatif. La rupture ici est toujours radicale.

**La transition était inouïe. Au milieu même de la ville, Jean Valjean était sorti de la ville, et, en un clin d’œil, le temps de lever un couvercle et de le refermer, il avait passé du plein jour à l’obscurité complète, de midi à minuit, du fracas au silence, du tourbillon des tonnerres à la stagnation de la tombe, et, par une péripétie bien plus prodigieuse encore que celle de la rue Polonceau, du plus extrême péril à la sécurité la plus absolue** <sup>16</sup>.

Et ce sera la même chose au moment de la sortie. Une fois qu’on s’est extrait d’un lieu-monde, c’est comme si on n’y était jamais entré, comme si on avait tout imaginé, comme si on sortait simplement d’un rêve. La réalité – matière souple et malléable s’il en est – vous enveloppera immédiatement, faisant disparaître le portail qui vous a pourtant permis de revenir sur la terre.

**Les membres de l’expédition précédente avaient fini par s’éclipser, les uns après les autres. [...] Ils avaient simplement cessé d’être dans la Zone X pour réapparaître par des moyens inconnus dans le monde de l’autre côté de la frontière. Sans pouvoir donner le moindre détail sur ce voyage** <sup>17</sup>.

Dans ces conditions, et au vu de tout ce que j’ai dit, c’est presque une faute de langage de parler de « frontières » ici. Il faut plutôt parler de

16. V. Hugo, *Les Misérables*, p. 489.

17. J. VanderMeer, *Annihilation*, p. 9.

« plans » ou de « sphères », plutôt que de régions reliées géographiquement entre elles – un lieu-monde étant toujours quelque sorte d'*univers parallèle*. Il y a alors un plan qui coïncide avec le monde extérieur, un autre plan qui coïncide avec le lieu-monde – et des portails évanescents qui permettent de passer parfois de l'un à l'autre.

*D. Intermittence.*

Car ce n'est parce que vous êtes entré une fois que vous pourrez entrer la fois suivante. Un portail est toujours *intermittent*, autrement dit il n'est jamais ouvert en continu : le plus souvent pour des raisons naturelles : crues, marées, températures, saisons, croissance de la végétation, présence de gaz carbonique ; mais aussi parfois anthropiques : des plaques d'égout descellées un jour peuvent être scellées le lendemain, de même que des barreaux d'échelle peuvent être sciés, ou des haies d'épines plantées tout autour du lieu-monde. En d'autres termes, un bon passeur doit être aussi rythmanalyste à ses heures.

**Il venait de rentrer dans cette cave étrange visitée par lui le mois d'auparavant.**

**Seulement il y était rentré par la mer.**

**Cette arche qu'il avait vue noyée, c'est par là qu'il venait de passer. À de certaines marées basses, elle était praticable <sup>18</sup>.**

Autrement dit, ce n'est pas parce que vous avez fini par trouver la surface, et que vous y avez repéré un portail, après avoir erré dans la Zone pendant des jours et des semaines, que vous allez

18. V. Hugo, *Les Travailleurs...*, p. 432.

pouvoir y entrer à chaque fois, et de la même manière. Vous ne pourrez pénétrer dans un lieu-monde donné qu'à certains moments ; de même que, pour des raisons analogues, vous ne pourrez généralement y demeurer qu'un certain temps, sous peine d'y rester *prisonnier* – et il vaudra mieux pour vous que vous vous soyez carapaté de là avant que le lieu-monde soit plongé à nouveau dans l'obscurité, ou au contraire avant que les néons s'allument ; avant que les vigiles reprennent leurs rondes ou que les chiens de garde aient fini leur sieste ; avant que la marée ne monte ou que les glaces n'entament leur inexorable fonte.

### 3. Issues.

Ça y est, vous y êtes enfin ! Le portail vient de se refermer derrière vous. Et déjà une petite question vous taraude – question brûlante, question absolument vitale s'il en est : comment allez-vous faire, l'heure venue, pour ressortir ? Car il faudra bien, à un moment ou un autre, choisi ou non, vous extraire de là – sans quoi le lieu-monde deviendra, bon gré mal gré, votre dernière demeure. Certains se rassurent en supposant qu'un portail d'entrée constitue toujours et forcément un excellent portail de sortie ; et s'il arrive qu'ils aient raison, il arrive aussi malheureusement qu'ils aient tort.

**Nous avons pénétré dans les broussailles jusqu'à une cinquantaine de mètres quand un craquement terrifiant, déchirant, se produisit derrière nous. D'un seul mouvement, nous courûmes vers l'endroit où s'était produit ce bruit : il n'y avait plus de pont ! [...] Nous n'avions plus aucun moyen de revenir sur le piton. Nous avons été les habitants du monde, et**

**maintenant nous étions les indigènes du plateau. Le monde et le plateau formaient deux choses à part, distinctes. [...] Et il n'y avait pas d'ingéniosité humaine qui pût nous suggérer un moyen de franchir le gouffre entre notre passé et notre présent** <sup>19</sup>.

D'où la question décisive de savoir s'il y a ou non d'autres voies de sortie possibles. Or je sais d'expérience que, si les portails d'un lieu-monde sont généralement en nombre limité, ce nombre est *toujours supérieur à un* : autrement dit il y a toujours plusieurs entrées, et donc plusieurs issues – à condition de savoir les trouver.

Et à ceux qui se retrouvent coincés dans les profondeurs d'un lieu-monde, je dirais qu'ils ne doivent pas forcément s'épuiser à revenir sur leurs pas, pour rejoindre le portail par lequel ils y ont pénétré. Il n'y a pas de lieu-monde en effet qui n'ait ses raccourcis vers le dehors, ses voies détournées, ses issues dérobées et ses sorties de secours – même s'ils n'apparaissent pas à première vue, et même si cela demande parfois une bonne dose d'audace, pour se résoudre à les emprunter (et c'est peut-être seulement l'audace, au bout du compte, qui fait la différence entre un bon et un mauvais passeur).

**« Comment ! m'écriai-je, nous sommes pris dans une éruption ! la fatalité nous a jetés sur le chemin des laves incandescentes, des roches en feu, des eaux bouillonnantes, de toutes les matières éruptives ! nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, lancés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon**

19. A. Conan Doyle, *op. cit.*, p. 96-8.

**de flammes ! et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux !**

**— Oui, répondit le professeur en me regardant par-dessus ses lunettes, car c'est la seule chance que nous ayons de revenir à la surface de la terre <sup>20</sup> ! »**

Dans certaines circonstances, toutefois, c'est le lieu-monde lui même qui se chargera de vous congédier et de vous *éjecter* malgré vous, vous rendant même au grand jour bien avant que vous ayez atteint votre but et épuisé vos ultimes ressources – et je suis gré à beaucoup d'entre eux de m'avoir soufflé le chemin de la sortie *in extremis*.

Au bout du compte, les lieux-monde ne sont pas tant constitués de différents types de frontières, que d'une multiplicité de matières ou de couches de matières plus ou moins impénétrables qu'ils opposent à ceux qui souhaitent y pénétrer. C'est pourquoi les plus grands passeurs sont ceux qui savent comment tracer leur voie au sein des différents éléments qui entrent dans leur composition. En vérité, les frontières d'un lieu-monde ne sont pas tant géographiques ou architecturales, que directement *élémentaires*. Et c'est ce que j'ai fini par apprendre, avec l'expérience : comment me faufiler entre ces frontières faites de matériaux innombrables, comme tracer ma voie au sein de ces différents milieux ; comment devenir minuscule, et les traverser sans me faire voir, ou au contraire comment devenir immense, et les franchir hardiment d'un pas de géant – et en ce sens, oui, Lemuel Gulliver est certainement l'un des plus grands passeurs qui soient.

20. J. Verne, *Voyage au centre de la terre*, p. 239.